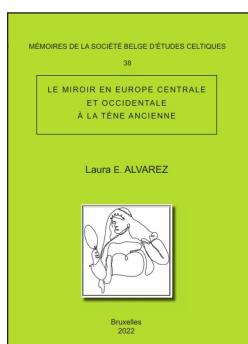


La dernière partie de l'ouvrage montre que la philosophie n'a pas seulement entériné une ontologie qui lui pré-existait : elle a aussi tenté de penser un écart avec les réalités de son époque. Philippe Grosos rappelle à quel point les conflits imprègnent l'histoire de la Grèce antique, de l'effondrement des citadelles mycéniennes à la montée en puissance des empires macédonien puis romain. La mortalité sur le champ de bataille, le coût économique de la guerre et sa pesanteur sociale conduisent les philosophes à déployer un désir de politique pour préserver la paix, et résister ainsi aux effets les plus destructeurs de l'ontologie présente. Cette réserve critique s'élabore en deux voies distinctes chez Platon et Aristote : le premier, déçu par la condamnation de Socrate et par ses propres mésaventures siciliennes, exprime l'exigence d'un franc-parler, dans une proximité distante par rapport à la vie de la cité qui permette le rappel constant d'un idéal de vertu ; chez le second, la politique est inséparable d'une éthique de la vie bonne, qui passe par la recherche d'institutions justes, mais aussi, puisque le Stagirite est le contemporain de la fin de la cité grecque, par la transformation de soi induite par le mode de vie théorique – de sorte que l'étude en vient à constituer en elle-même une réponse possible au « rapport décevant que la philosophie entretient toujours à son temps » (p. 192), en dehors du champ politique.

En somme, pour comprendre ce en quoi consiste la philosophie, il ne suffit pas de penser en grec ni de s'intéresser au monde biblique : il faut remonter jusqu'au Paléolithique, pour se rendre capable, par contraste, de saisir quel mode d'être au monde caractérise le processus de néolithisation. Au bout de ce processus, la naissance de la philosophie vient entériner l'ontologie présente, tout en aménageant à son égard une distance critique.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un essai : il comporte peu de notes, pas de bibliographie ni d'illustrations, mais un dialogue stimulant avec des penseurs, philosophes et historiens de l'Antiquité à nos jours. Bien informé par les données de l'archéologie préhistorique, il invite à ressaisir la tradition philosophique en l'insérant dans une temporalité plus longue : regarder les auteurs grecs comme l'une des conséquences d'un lent processus plutôt que comme un point de départ renouvelle le regard porté sur l'origine de la philosophie. On peut analyser l'impact d'idées philosophiques dans l'invention de l'archéologie préhistorique au XIX^e siècle ; il s'avère assez palpant de faire l'inverse en lisant Philippe Grosos, et de pister, grâce à l'archéologie préhistorique, le rôle de conceptions héritées de la préhistoire dans l'invention de la philosophie durant l'Antiquité hellénique. Si la mutation de l'image de l'homme et de sa place par rapport à l'animal entre Paléolithique et Néolithique avait déjà été suggérée par les préhistoriens, attentifs au changement des formes graphiques, il fallait un philosophe pour percevoir ce que ce point de bascule signifie pour sa propre discipline. L'ouvrage joue ainsi le rôle de passerelle entre tradition philosophique et préhistoire. Cela signifie deux choses : que méthodologiquement, on peut s'intéresser à la préhistoire en philosophe sans renoncer aux grands textes fondateurs (et sans pour autant plaquer sur les arts préhistoriques ce que les philosophes de l'art ont pu ultérieurement penser) ; et qu'historiquement, il y a quelque chose comme une continuité à penser entre Néolithique et Antiquité, confirmant s'il en était besoin que beaucoup des grandes césures qui servent de repères historiques sont à relativiser.

Ségolène LEPILLER



ALVAREZ L. (2022) – *Le Miroir en Europe centrale et occidentale à La Tène ancienne (image des traditions et reflet des échanges)*, Bruxelles, Société belge d'études celtiques (coll. Mémoires de la Société belge d'études celtiques, 38), ISBN : 9782204155502, 144 p., 17 €.

Ce volume est fondé sur un mémoire de maîtrise soutenu à Bruxelles en 2016 sous la direction du professeur E. Warmembol. À travers l'étude minutieuse de trois objets, il analyse avec rigueur ce que cette catégorie d'objets peut nous apprendre sur les techniques, la symbolique, le style celtique, bien au delà des modèles méditerranéens.

L'analyse de l'auteur s'organise autour de quatre axes : le contexte de découverte, l'iconographie, la technologie, et une mise en perspective par rapport aux miroirs méditerranéens.

À Courcelles-en-Montagne, le miroir appartenait à des sépultures périphériques d'un grand tumulus. Celui de Hochheim-am-Main est également dans un contexte funéraire, mais le lieu de découverte reste imprécis. Celui de Reinheim Katzenbuckel provient d'une grande sépulture sous tumulus datée du premier quart du IV^e s. av. J.-C. Laura E. Alvarez décrit longuement le riche mobilier et les dépôts associés à cette sépulture et aux tumulus voisins.

Dans sa description du miroir de Courcelles-en-Montagne, elle mentionne des cercles gravés sur la face interne mais elle ne les dessine pas. Le manche est le mieux conservé des trois miroirs étudiés, mais aussi le plus sobre puisque la tête et les bras, symétriques sur les deux faces, sont réduits à leur plus simple expression. Sur le miroir de Reinheim les bras sont détachés de la tête et relevés ; une coiffe en feuilles de gui, comme celle de la statue du Glauberg, recouvre la tête. Les bras sont détachés du corps sur le manche de Hochheim et la tête est perchée sur un long cou. Les têtes des deux faces sont légèrement différentes, les traits accentués. Les avant-bras sont très longs. Laura E. Alvarez reconnaît ici le symbolisme de

l'art celtique, qui délaisse le réalisme pour ne retenir que les éléments qu'elle juge significatifs.

La composition de l'alliage – cuivre, étain et plomb –, varie selon les miroirs. Il est fondu dans un creuset et coulé dans des moules, qui ont disparu. La surface réfléchissante est étamée. Le miroir de Courcelles porte un décor géométrique gravé sur son revers. Les manches présentent une composition complexe avec des encastrement de pièces et une finition aboutie qui relèvent globalement d'un même modèle.

Laura E. Alvarez reconnaît dans la représentation des personnages servant de manche une lointaine inspira-

tion méditerranéenne, mais surtout des similitudes avec d'autres objets contemporains comme les *Schnabelkannen* au manche anthropomorphe. Le choix et la combinaison des motifs est originale et typiquement celtique.

La bibliographie est présentée seulement dans les notes de bas de page, ce qui ne facilite pas la recherche d'un auteur particulier. La légende de la carte « planche I » présente plusieurs erreurs. Mais il faut saluer la précision des analyses, et les nombreuses références à la problématique des miroirs antiques.

Olivier BUCHSENSCHUTZ



LIMA P. (2023) – *Le Trésor des grottes ornées : Lascaux, Chauvet, Cosquer...*, Montélimar, Éditions Synops, ISBN : 978-2957885596, 160 p., 24,90 €.

Après la trilogie *Lascaux* (2015), *Chauvet* (2016), *Cosquer* (2021), Pedro Lima, journaliste scientifique, féru de préhistoire et plus particulièrement d'art préhistorique, signe ce nouvel opus aux éditions Synops (collection « Préhistoires »), qui ressemble fort à une synthèse des trois premiers volumes. C'est encore le grand public qui est visé dans cet ouvrage et tout est mis en œuvre pour le charmer. Pedro Lima ne manque pas de talent dans le domaine de la diffusion des connaissances, et les éditions Synops en constituent l'excellent habillage. La qualité éditoriale est au rendez-vous. La mise en page moderne et soignée, l'abondante et excellente iconographie et les textes, courts, précis, lisibles, pédagogiques et bien documentés font mouche. L'enthousiasme et la passion de l'auteur sont communicatifs. On prend plaisir à parcourir ces pages, même si le spécialiste n'y trouvera pas de nouveautés. En revanche, nous ne doutons pas que le grand public y puisera la matière pour satisfaire largement sa curiosité. Il ne manque presque rien à ce large et ambitieux panorama de l'art pariétal paléolithique, condensé en quelques lignes renseignées aux sources les plus récentes et les plus fiables, autour des trois grottes ornées emblématiques citées plus haut. Un bel exercice pédagogique qui tient également au style plaisant, à la verve et aux accents passionnés de la plume de Pedro Lima. Les innombrables superlatifs dont il affuble les artistes préhistoriques et leurs œuvres en témoignent. Et même le spécialiste de l'art préhistorique reste étourdi par tant de « génie », de « talent », de « créativité », de « perfection », de « miracle », de « trésors », de « chefs-d'œuvre », etc... S'il en existe, les lecteurs encore dubitatifs sur les capacités cognitives et sensibles des femmes et des hommes de la Préhistoire n'ont qu'à bien se tenir. Pedro Lima veille à promouvoir leur réhabilitation. Un premier chapitre d'une vingtaine de pages, replace l'art

pariétal dans le contexte historique de sa reconnaissance, traite des us et habitudes des préhistoriques, expose les spécificités de leurs comportements, décrit brièvement leur armement, leur outillage, leur parure et aborde même un peu les techniques des artisans et des artistes. Mais à brasser très large on commet parfois des erreurs, des oublis ou des approximations. C'est le cas ici, mais ces étourderies sont sans gravité, même s'il nous semble utile de les signaler, car « sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur ». Il convient par exemple de rappeler que le célèbre « bison se léchant le flanc » (p. 9) de La Madeleine (Dordogne) a été découvert lors des fouilles de Denis Peyrony dans les années 1910 et non lors des recherches pionnières d'Édouard Lartet en 1864. Quitte à être complet, le paragraphe sur l'histoire de la reconnaissance de l'art pariétal (p. 10) aurait pu faire mention des travaux de François Daleau à Pair-non-Pair (Gironde) et de Félix Régnauld à Marsoulas (Haute-Garonne). Par ailleurs, dater la grotte de Gouy (Seine-Maritime) à 12 000 ans (p. 13) ne repose pour le moment sur aucun argument scientifique objectif et solide. Le supposé propulseur figuré p. 20 est un bâton percé. Enfin, qualifier Lascaux de « chapelle Sixtine de la Préhistoire » peut se concevoir, mais il ne faut pas oublier que la comparaison avec cette salle éponyme des palais pontificaux et son plafond peint par Michel-Ange avait d'abord été énoncée par Joseph Déchelette en 1908 dans son célèbre *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* à propos du grand plafond de la grotte d'Altamira. Les trois chapitres suivants constituent le cœur de l'ouvrage, une synthèse de la trilogie. Pour chacune des cavités décrites, l'auteur pose son regard analytique, et parfois même poétique, sur des figures animales, des signes ou des panneaux particuliers qui nourrissent ses commentaires justes sur les styles, les formes, les compositions, les techniques d'expression et même les hypothèses interprétatives. On soulignera l'excellente qualité des photographies qui apportent une touche supplémentaire au plaisir de la lecture. Le dernier chapitre est un guide pratique des grottes et abris ornés, des musées et des sites préhistoriques accessibles au public (soixante-dix sites recensés), considérés comme des incontournables en France, du côté de Vintimille et dans une petite (trop petite) partie de l'Espagne. Pourquoi se limiter à Ekain